



## Cahiers d'études africaines

182 | 2006  
Varia

---

### Bassett, Thomas J. & Crummey, Donald (eds). – *African Savannas. Global Narratives and Local Knowledge of Environmental Change*

Oxford, James Currey ; Portsmouth, Heinemann, 2003, 270 p.

Alain Gascon

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5989>

ISSN : 1777-5353

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 28 juin 2006

Pagination : 438-442

ISBN : 978-2-7132-2090-6

ISSN : 0008-0055

#### Référence électronique

Alain Gascon, « Bassett, Thomas J. & Crummey, Donald (eds). – *African Savannas. Global Narratives and Local Knowledge of Environmental Change* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 182 | 2006, mis en ligne le 05 juillet 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5989>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

---

## Bassett, Thomas J. & Crummey, Donald (eds). – *African Savannas. Global Narratives and Local Knowledge of Environmental Change*

Oxford, James Currey ; Portsmouth, Heinemann, 2003, 270 p.

Alain Gascon

---

- 1 Les deux auteurs ont déjà dirigé un ouvrage collectif qui a apporté un regard neuf sur la question controversée des régimes fonciers en Afrique <sup>1</sup>. Thomas J. Bassett, géographe à l'Université de l'Illinois, Urbana-Champaign, est l'auteur d'ouvrages importants sur la Côte-d'Ivoire, tandis que Donald Crummey, éthiopisant, enseigne l'histoire dans la même université <sup>2</sup>. Ce travail collectif réunit des spécialistes des sciences sociales (histoire, géographie, anthropologie, sciences politiques) et des sciences naturelles (géographie-environnement, botanique, hydrologie), venus tant d'Afrique (Burkina Faso, Côte-d'Ivoire, Mozambique, Éthiopie) que des États-Unis et même d'Australie. Le principal intérêt de ce livre est à la fois le croisement des disciplines et des points de vue sur les savanes africaines. On note que l'éditeur a reproduit des photographies et des cartes qui aident à la lecture des contributions sur le Burkina Faso et l'Éthiopie ; on regrette toutefois que l'article sur le Zimbabwe ne comporte aucune carte. Faisons le vœu que les éditeurs français comprennent et admettent combien les cartes sont une étape fondamentale dans la démarche géographique.
- 2 Dans la première partie, les auteurs mettent en doute les discours (narratives) catastrophistes des experts qui dépeignent les savoirs et les pratiques des populations accusées de « détruire » l'environnement en Afrique. « We believe that images of chaos and destruction grossly misrepresent the history and geography of the relations between people and the environment in Africa » (p. 1). Les contributions, qu'elles émanent de l'ouest, de l'est ou du sud du continent, d'Africains comme d'étrangers, montrent que les experts passent, mais que leurs discours restent en dépit des travaux des chercheurs. Comme les Guinéens du film *Seconde nature* de J. Fairhead et M. Leach, les autorités

africaines reprennent, car elles l'ont complètement intégré, le discours colonial dénonçant la destruction et la « savanification » de la forêt par des éleveurs et/ou des paysans africains qui, prédateurs insouciants et/ou ignorants, se livrent à l'exploitation « minière » de leurs ressources. Le livre, à la suite de bien d'autres <sup>3</sup>, expose l'échec des politiques coloniales forestières prises entre la volonté de préserver et d'exploiter « rationnellement » les boisements. Il rappelle opportunément que la fumeuse théorie de la Tragedy of the Commons, énoncée en 1968 par Harding <sup>4</sup> et maintes fois dénoncée par des générations de chercheurs et démentie par les faits, demeure la vulgate des experts de la Banque Mondiale et du discours écologiste et malthusien « ordinaire » relayé par les médias <sup>5</sup>. C'est d'ailleurs l'argument-clé des partisans de l'« ingérence écologique » qu'épinglé Georges Rossi dans son livre <sup>6</sup> et qui défendent, pour leur « bien », l'environnement contre les populations « ignorantes ».

- 3 Les contributions, toutes intéressantes, sont regroupées en cinq parties, y compris l'introduction « Contested Images, Contested Realities : Environment and Society in African Savannas », rédigée par les deux responsables de l'ouvrage, et qui mériterait, à elle seule, un compte rendu. La deuxième partie intitulée « Longue durée » et proposée par M. Williams, spécialiste de l'environnement aride à l'Université d'Adélaïde (Australie), étudie les dunes du Niger, les changements actuels des cours du Nil au Soudan et la sismicité dans le Rift éthiopien <sup>7</sup>. Il explique que certaines « dégradations » imputées aux actions humaines sont la conséquence d'épisodes tectoniques récents : la montée irrésistible des eaux du lac de Beseka, imputée à l'irrigation des plantations de l'Awash, résulte d'une reprise des activités volcaniques qui a abouti, en été 2005, à l'éruption du Fantale prouvant ainsi les conclusions de l'auteur <sup>8</sup>. La troisième partie, « Land Users and Landscapes », est le « plat de résistance » de l'ouvrage avec trois articles sur la Côte-d'Ivoire (T. J. Bassett et Zueli Koli Bi) et le Burkina Faso (T. Ouattara et L. C. Gray ; M. Saul, J.-M. Ouadba et O. Bognounou) et un article sur l'Éthiopie (D. Crummey et A. Winter-Nelson). La quatrième partie traite d'un sujet « brûlant » : « Pastoral Ecologies », avec un article sur la Somalie et le Kenya (P. D. Little) et une contribution consacrée au Zimbabwe (W. A. Munro). La dernière et cinquième partie intitulée « Policy, Producers and Resources » comporte un autre article sur l'Éthiopie (Dessalegn Rahmato) et une contribution sur le Mozambique (M. L. Bowen, A. Chilundo et C. A. Tique) accompagnée de photographies illustratives.
- 4 Il est impossible de rendre compte d'un ouvrage aussi riche ; il m'a donc fallu faire des choix qui renvoient à mes centres d'intérêt et aussi à la présence de cartes et de photographies permettant au lecteur de découvrir des sujets d'études qui ne lui sont pas familiers. Le livre de T. J. Bassett et D. Crummey est une illustration et une défense des pratiques locales des autochtones : « Against the global and scientific discourses, our research establishes the importance of local knowledge » (p. 1). On peut regretter qu'après des dizaines d'années de travaux on soit toujours obligé de répéter les mêmes choses, mais on remarque que deux chercheurs, confrontés aux changements d'échelle du temps et de l'espace, le démontrent. Ils revisitent les grandes études classiques consacrées à la mosaïque forêt-savane. Ils montrent les contradictions du discours colonial (et postcolonial) entre une Afrique-éden et une Afrique désolée. Ils rappellent comment Aubréville a imposé, il y a plus de soixante ans, l'idée que les savanes sont des formes dégradées anthropiques des forêts. Ils expliquent comment les discours catastrophistes de désertification et de savanification « irrésistibles et implacables » ont prévalu. La croissance d'une population, qu'on dit enfermée dans la stagnation technique, est vue

comme la seule et unique cause de la crise alimentaire en Afrique subsaharienne. Malthus qui fut européen et américain puis asiatique avec Sauvy devient maintenant africain. La dégradation irréversible de l'environnement n'est pas prouvée et on revoit à la baisse, de façon considérable, les estimations de perte de sols admises il y a trente ans. On a négligé l'impact des mesures coercitives : cultures obligatoires, aliénation des terres, séparation des activités complémentaires des éleveurs et des agriculteurs, villagisations, constructions de terrasses, corvées diverses, perception des impôts de capitation... « If all landscapes are anthropogenic, humans do not cause all change within them » (p. 5).

- 5 T. J. Bassett, Z. Koli Bi et T. Ouattara ont établi les liens étroits existant entre réforme agraire et transformation de l'environnement en Côte-d'Ivoire. Bien plus que la pratique des feux de brousse stigmatisée tant par les autorités coloniales que postcoloniales : « In 1998 the High Commissioner of the Savanna Region declared bush fires (les feux de brousse) to be a major cause of the environmental degradation at the local, national, and local levels » (p. 53). Se référant aux enquêtes et aux données historiques, les auteurs montrent l'importance du croisement des facteurs : les périodes de feu, les progrès de l'élevage et des cultures attelées, la pression de la chasse... La réforme agraire est censée empêcher les pratiques condamnables par une meilleure identification des terres, mais elle est surtout une machine à exclure les Peuls des pacages. L. C. Gray étudie l'impact des transformations démographiques, sociales et techniques sur les systèmes agraires dans trois villages bwa du Burkina Faso. Sa conclusion éclaire ce qu'on a décrit comme des pratiques incohérentes : « Farmers improve the quality of their soils not only to increase agricultural production, but also to strengthen their rights to land » (p. 90). Dans l'ouest de ce pays, M. Saul, J.-M. Ouadba et O. Bognounou montrent que les autorités coloniales ont voulu préserver les forêts et en même temps alimenter le chemin de fer et son chantier. Elles ont développé l'arboriculture en fonction des besoins de la métropole incitant les paysans à passer d'un arbre à un autre sans aucune continuité. Elles sont ensuite passées à l'arachide puis à la culture du coton. Actuellement, l'accent est mis sur l'arboriculture fruitière pour l'exportation et de plus en plus pour les villes. Mais où sont donc les forêts primaires ?
- 6 Trois contributions rappellent qu'en Éthiopie le discours commun voit dans la destruction des forêts des hautes terres par des agriculteurs ignorants et routiniers, et de plus en plus nombreux, la cause de la récurrence des famines, de la dégradation des sols, de l'accélération de l'érosion et des aléas des conditions climatiques. Ne seraient-ils pas les auteurs de leur propre malheur<sup>9</sup> ? M. Williams s'interroge sur les conclusions néomalthusiennes des travaux de H. Hurni : il y voit de l'environnementalisme d'État (State environmentalism) qui naquit sous Haylä Sellasé et s'imposa sous le Därg (la junte militaire au pouvoir de 1974 à 1991). Un grandiose et dispendieux projet de transformation de la nature s'abattit sur les hautes terres du Wällo frappées par la famine en 1973-1974 et en 1984-1985 (Dessalegn). Sous la férule du parti unique et de l'administration éthiopienne et avec le concours de l'Union européenne, de la Banque Mondiale, de la Swedish International Development Agency (sida) et d'ong, les paysans éthiopiens, nourris par un Work for Food Programme, furent contraints de construire, en toute hâte, des milliers de kilomètres de terrasses et de reboiser des milliers d'hectares. On a investi des millions de dollars en pure perte : il reste, en 2006, quelques bois sur les plus hautes pentes et les terrasses plus anciennes ont effacé les terrassements obligatoires<sup>10</sup>. Rappelons qu'en même temps qu'il les obligeait à reboiser, le Därg a contraint les agriculteurs, dont il avait détruit les maisons, à bâtir des nouveaux villages

groupés en prélevant le bois d'œuvre dans les forêts nouvelles. L'effondrement du régime révolutionnaire a entraîné l'abandon des nouveaux villages et des terrasses « obligatoires » et la coupe des arbres. Heureusement, comme le montrent D. Crummey et A. Winter-Nelson, les Wälloyé, par eux-mêmes, plantent des arbres, notamment dans les régions les plus densément peuplées où la pression sur les sols est la plus forte. Sans doute sont-ils moins actifs que les Gondäré, plus à l'est. « Hunger remains real – in contrast to Gondär – and land scarcity is a constraint to farmers, but the links from population to trees to hunger are not supported by our data » (p. 119).

- 7 Je passerai plus rapidement sur les deux articles (P. D. Little, W. A. Munro) consacrés au pastoralisme. Ils montrent, le premier en Somalie et au Kenya, le second au Zimbabwe, la nécessité des déplacements. Les éleveurs connaissent remarquablement les plantes et savent utiliser toutes les ressources herbacées et arbustives pour faire face aux sécheresses. Quand, sous prétexte de diminuer la charge sur les sols, de protéger les arbres et de délimiter les pacages, les Britanniques, les Rhodésiens et les Kenyans ont porté des coups sévères à l'élevage et se sont attiré l'hostilité des éleveurs. Paradoxalement – est-ce d'ailleurs un paradoxe ? –, les Somaliens gèrent mieux leurs parcours depuis qu'il n'y a plus de contrainte puisqu'il n'y a plus d'État. La dernière contribution (M. L. Bowen, A. Chilundo et C. A. Tique) expose comment les petits paysans mozambicains sont passés de la sujétion étatique à la dépendance des sociétés cotonnières privées qui les tiennent par l'octroi d'engrais nécessaire à la production. Les auteurs montrent, à l'aide de photographies, l'impact du labour au tracteur sur l'érosion des sols et leur appauvrissement.
- 8 Ce livre, remarquable par la rigueur de ses développements, réhabilite, après d'autres et mieux, l'expérience des éleveurs et de paysans africains. Le ton est parfois polémique mais cela apporte de la vie aux démonstrations et peut-être le ridicule finira-t-il par tuer ces discours dépréciatifs vis-à-vis des Africains qui confinent à la médisance ou à la calomnie. Il faut noter, de nouveau, que les discours coloniaux catastrophistes ont été repris, tels quels, par les pouvoirs postcoloniaux. Prestige de la science coloniale « blanche » ? Sans doute. Avatar lointain de l'aliénation coloniale ? Sans doute également. Le cas de l'Éthiopie, qui ne fut que brièvement colonisée, est, à cet égard, intéressant. Dessalegn affirme : « Since the early 1950s, environmentalists in Ethiopia, most of them expatriates, have raised the specter of large-scale environmental disaster leading to widespread economic ruin » (pp. 205-206). Rappelons qu'au début de sa carrière le géographe Mäsfen Wäldä Maryam <sup>11</sup> a contribué à répandre le discours du désastre même s'il s'est rétracté depuis 1991. Il a remarqué que, plus il y avait d'hommes, plus il y avait d'arbres, en s'inspirant du fameux « more men less erosion ».

---

## NOTES

1. T. J. Bassett & D. Crummey (eds.), *Land in African Agrarian Systems*, Madison, University of Wisconsin Press, 1993.

2. D. Crummey, *Land and Society in the Christian Kingdom of Ethiopia : From the Thirteenth to the Twentieth Century*, Oxford, James Currey, 2003.
3. Comme le démontre l'article de L. M. Calandra, « Politiche ambientali e colonialismo : l'esperienza italiana in Africa orientale », *Terra d'Africa*, 2005, pp. 41-113.
4. Qu'on peut résumer par cet adage : « Ce qui appartient à tout le monde n'appartient à personne » et qui est exploité sans vergogne.
5. M. Ambroise-Rendu, « Pour survivre, l'Éthiopie dévore son capital naturel », *Combat nature*, no 134, août 2001, pp. 44-48.
6. G. Rossi, *L'ingérence écologique. Environnement et développement rural du Nord au Sud*, Paris, CNRS Éditions (« Espaces et milieux »), 2000.
7. Rappelons que le dictateur éthiopien s'appelle Mengistu Haile Mariam et non Haile Mariam Mengistu (p. 38).
8. En Éthiopie, en 2004, on m'a désigné les coupables de l'inondation : les fermes irriguées qui privaient les pasteurs de l'accès aux pâturages et à l'eau.
9. A. Gascon, « La forêt perdue d'Éthiopie, un mythe contemporain », in M. Chastanet (dir.), *Plantes et paysages d'Afrique. Une histoire à explorer*, Paris, CRA, Karthala, 1998, pp. 383-409.
10. Au cours de trois missions en Éthiopie, accomplies avec R. Pourtier en 2000, 2004 et 2006, nous avons constaté qu'au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, ces paysans qu'on dit primitifs maîtrisent l'art de la construction et de l'entretien des escaliers de terrasses et de l'écoulement des eaux de ruissellement.
11. Notamment dans *Suffering under God's Environment. A Vertical Study of the Predicament of Peasants in North-Central Ethiopia*, Berne, African Mountains Association et Geographica Bernensia, 1991.